

SERVICE DU FICHIER
COURRIER

21 FEV. 1945

Numéro 35.

LE GÉNÉRAL
DE LA POSTE

COULTEUR GENERAL

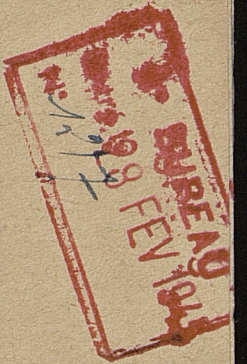
Entrée 27 FEV 1945

Stalag 344

Noël 1944.

Rechts à

Rechts à : 8874



ORGANE DE LIAISON DES PRISONNIERS DE GUERRE FRANÇAIS

STALAG 344

TEILLAGER-LAMSDORF

40 P 1087 Res

✧ Plus haut et plus loin. ✧

Une année s'achève, chargée pour nous de plus de peines que de joies; encore une fois nous avons dû renoncer à retrouver, en ces fêtes de Noël, nos familles joyeuses et notre Patrie si douce. Le temps passe et ne nous rend pas à la seule vie libre, fière et constructive qui vaille la peine d'être vécue.

Notre amitié réciproque nous aidera à écouler ces veillées remplies de souvenirs. Nous essaierons d'oublier le présent et de chasser nos pensées noires... Là-bas, au foyer, les nôtres feront de même.

Une nouvelle année s'avance à son tour portant les vœux de millions d'hommes. Son visage semble plus clair que celui des précédentes et nous l'appelons déjà pour le bonheur qu'elle nous promet, car l'espoir guérit de la peine.

Fortifions-nous, mes chers camarades, par la vision de jours meilleurs et n'ayons pas d'autre objectif que de conserver intactes toutes nos énergies d'homme, et surtout cette volonté de mener ardemment aujourd'hui et demain ce combat continu qu'est la vie et où triomphent les forts.

C'est ainsi qu'il nous faut obstinément essayer de faire qu'à quelque chose malheur soit bon, qu'il nous faut obstinément considérer ces années d'exil comme une période de préparation. A la question: qu'avez-vous fait? répondrons-nous seulement par le fameux: «j'ai vécu!»? Au lieu de rester sur un palier, ou de tourner en rond, nous pouvons chercher à monter, à voir de plus haut et plus loin.

Si la peine ne nous use ou ne nous brise, elle ne fait que nous éprouver; elle nous révèle utilement à nous-mêmes: Connais-toi, disait le sage antique et le poète ajoute; nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert. Progrès indéniable que de savoir ce que l'on vaut, de quelles résistances et de quels efforts on est capable. Voilà pour soi-même. Mais le temps nous invite — et notre cœur nous y incline — à fixer notre pensée sur ce bonheur dont nous avons rêvé et que nous voulons pour les êtres aimés. Retour en arrière, plongée dans l'avenir, projets: la captivité est aussi le temps de la réflexion et pas seulement des regrets; la famille est le lieu de nos méditations fécondes. Et voilà pour le cercle de notre prochain immédiat.

C'est ici qu'il faut faire effort et que l'expérience doit servir car si, selon Pascal: «tous les hommes recherchent d'être heureux» il est vrai aussi qu'ils sont étroitement solidaires, qu'il est vain et dangereux de ne point donner à la société qui nous entoure et nous soutient la part de nos biens et de nos activités qui lui

revient dans l'intérêt commun. Droits et devoirs, devoirs et droits, cela va ensemble et s'équilibre: l'individu et la famille dans la communauté, dans la profession, dans la cité et dans la nation. Nous vivons et nous risquons tous ensemble, nous édifions ensemble, nous serons heureux ou malheureux ensemble. La vie de Kommando nous offre de ces enseignements: bon gré mal gré, les hommes s'y frottent les uns aux autres, apprennent à se connaître et à s'aimer, découvrent l'identité de leurs aspirations, de leurs besoins et leurs intérêts communs, éprouvent le soutien des amitiés et la force de l'union, mettent ensemble la main à la pâte et acquièrent ainsi le précieux esprit d'équipe — générateur de dévouement réciproque et d'harmonie dans l'action.

Nous voici arrivés là où je voulais vous amener. Les temps actuels, fertiles en événements, risquent de voiler quelque peu à nos yeux la réalité. Il nous faut voir juste et nous souvenir avec Bossuet: «que l'illusion que les choses sont ce qu'on veut qu'elles soient est le pire dérèglement de l'esprit». Or cette guerre terrible aura été très lourde pour la Patrie; ce qui, dans un monde en reconstruction, nous attend, ce n'est donc pas la facilité, mais l'effort honnête, tenace et prolongé que doit fournir un peuple durement éprouvé et qui veut maintenir sa vitalité et sa prospérité. Le bonheur est une conquête et seul le vrai doit commander nos actions.

Aimer la France, aimer les Français et vouloir avec eux, poussé par le même idéal, les mêmes intérêts et le même destin, servir la Patrie là où l'on sera placé, c'est être prêt comme il faut l'être, chers camarades, pour le jour du retour. Rejetons, lorsqu'elle nous effleure, cette lâche et illusoire image des «pantoufles» qui nous attendent: plaisanterie desséchante qui est l'exacte expression de l'«égoïsme destructeur». Ne s'agit-il pas au contraire «de rendre son âme épique à la France»? Nous le devons à ceux qui sont morts pour qu'elle vive.

Tels sont nos vœux, chers camarades, à l'aube de ce sixième nouvel an de guerre. Nous avons jusqu'ici assez parlé de nos misères, au reste ne les avez-vous pas, jour après jour et avec le sourire, dominées magnifiquement! Un homme averti et fort ne craint pas l'avenir. Prions Dieu qu'Il accorde et conserve à notre Pays des Chefs dignes et capables et réalisons à tout instant notre union agissante autour d'eux. Alors ne doutons pas que la paix qui fut promise le jour de Noël aux hommes de bonne volonté, ne soit notre récompense et celle de nos enfants.

Adj.-Chef Grenier-Soliget
Homme de Confiance.



Noël!

O vous, petits enfants qui dans la Sainte Nuit
Songez à vos sabots débordants de trésors,
De pantins merveilleux chamarrés de faux ors,
Joyeux rutillement dans l'ombre de Minuit,

Vous qui ne savez rien de l'humaine misère,
Vous dont le rire heureux distend les lèvres roses
Et rayonne serein sur vos paupières closes
Quand vous vous endormez dans les bras d'une mère,

Gardez votre candeur, votre belle innocence
Et que les Anges blonds vous chantent l'espérance
Comme à l'Enfant Jésus en ce soir de Noël!

Sans souci du fardeau de la commune Croix,
Qui alourdit nos pas, mêlez aux leurs vos voix:
Chantez la Délivrance et l'Amour éternel!

Jean Bruet 8.240.

★
à ses fidèles lecteurs
la rédaction du Relais
présente ses meilleurs
vœux de Noël
et souhaite que l'an 1945
soit la bonne année!
★

Les Noël populaires de France



Nés dans les églises de la ferveur populaire les miracles et les mystères furent bientôt joués sur le parvis des cathédrales ou la place des villages. Et c'était grande liesse dans le peuple. Las! au début du XVI^e siècle, les représentations furent interdites par un décret, fruit amer de la Renaissance, qui consacra le divorce de l'artiste et du public. Mais on ne tue pas le génie d'une race avec des lois et des arts poétiques. Et c'est au moment même où le public n'a plus droit à la scène que nous voyons surgir — aux environs de 1500 — les premiers Noël. Partout à la fois, ils apparaissent reprenant les sujets et les personnages des mystères, leurs noms même, et souvent des fragments entiers. Nous avons là un exemple typique de l'art populaire. Le théâtre ne pouvait plus exister, le Noël s'offre à le remplacer. La fête de la Nativité n'est-elle pas la plus proche de l'âme populaire?

Il y a une façon de penser, d'exprimer qui est populaire: c'est celle du Noël. Il ne prétend pas égaler les mystères; il n'est qu'une chanson, qui garde parfois le dialogue comme ce Noël de Saboly (XVII^e siècle):

L'Ange

Je m'en viens sur la terre,
Valet du Tout-Puissant,
Annoncer le mystère
D'un petit Dieu vivant.
Je m'en viens...

Un Berger

Jouant de ma musette,
Je m'en vais de ce pas
Pour mettre en ma sacquette
Ce si beau petit gâs.
Jouant...

L'Ange

Parole téméraire
Seriez-vous bien hardi
Pour voler à sa mère
Ce mignon tout petit.
Parole...

Un Berger

Point ne ferai de peine
A sa tendre maman,
Lui baillerai la laine
De mon beau mouton blanc.
Point...

Aussi l'art du Noël est-il simple; il ne vise pas à l'éternité comme l'art tout court; il se préoccupe strictement du présent. Frustré des loisirs du théâtre, le peuple se tourne vers le noëliste, qui se propose un seul but, celui de donner un peu de joie.

Et il y réussit, témoins ces vifs couplets de Saboly:

.... Et ce pâlot	Quand j'aurai vu
Déchausse ses savates,	Le Fils de Dieu le Père,
Et ce pâlot,	Quand j'aurai vu,
S'enfuit au grand galop!	Le Prince des élus,
Mais je t'aurai,	Et quand j'aurai,
Il pourra bien t'en cuire;	Félicité sa Mère,
Mais je t'aurai,	Et quand j'aurai,
Gredin, te rosserai!	Fait tout ce que devrai.

Ne va-t-il pas même, au pays de Bourgogne, jusqu'à la gaie satire?

Lorsque en la saison qu'il gèle
Vint au monde Jésus-Christ
L'âne et l'boeuf tout près de lui,
Le chauffaient de leur haleine.
Que d'ânes et de boeufs je sais,
Se trouvant près de leur maître,
Que d'ânes et de boeufs je sais
Qui n'en auraient pas tant fait!
Et dès que ces pauvres bêtes
Virent le poupon si doux,
Ell' se mirent à genoux,
Humblement baissant leurs têtes.
Que d'ânes et de boeufs je sais

Qui pour tout se font des fêtes,
Que d'ânes et de boeufs je sais
Qui n'en auraient pas tant fait!

Mais le plus beau de l'histoire
Ce fut que l'âne et le boeuf
Ont ainsi passé tous deux
La nuit sans manger ni boire!
Que d'ânes et de boeufs je sais
Sous la soie et sous la moire,
Que d'ânes et de boeufs je sais
Qui n'en auraient pas tant fait!

Nous connaissons quelques noms seulement de Noël. Le plus souvent ce sont des clercs, tel ce curé de Puy-la-Garde, Lucas Le Moigne, qu'on a cru reconnaître dans ce curé Frapin, dont parle Rabelais, «qui était un sien oncle qui faisait de joyeux Noël». Si l'on juge de l'oncle d'après le neveu on accordera sans peine que ces clercs devaient s'entendre à puiser aux sources populaires. Mais le gros du genre reste anonyme, ce qui explique bien la facture des Noël, facture d'artisans plutôt que d'artistes, où l'on sent la timidité et le manque de confiance en soi. Ne cherchons donc pas dans le Noël de grande poésie, mais soyons tout à la joie comme ces trois bergerettes du XVI^e siècle:

Nous étions trois bergerettes
Auprès d'un petit ruisseau,
En gardant nos brebiettes,
Naulet, nau, nau, nau,
Qui paissaient dans le préau,
Naulet, nau, nau, nau,

... O quelle douce merveille!
O l'agréable enfanteau!
Sa joue était plus vermeille
Naulet, nau, nau, nau,
Qu'une rose au renouveau,
Naulet, nau, nau, nau,
Robin a pris des sonnettes,
Et Colin son chalumeau
Dîmes maintes chansonnettes,
Naulet, nau, nau, nau,
Des plus belles du monceau,
Naulet, nau, nau, nau,
Dieu sait comme nous dansâmes
A l'entour de son berceau,
De là, nous en retournâmes,
Naulet, nau, nau, nau,
Chacune vers son troupeau,
Naulet, nau, nau, nau,

Ou bien courons de droite, de gauche avec ces pastoureux de l'Auxois:

Où t'en vas-tu donc si vite
Mon petit Pierrot?
Courre, courre aussi Jeannette,
Laisse tes agneaux.
Un enfant plein de lumière,
Est né cette nuit,
Sur un peu de paille fraîche,
Dans un vieil abri.
Jacquot apportait un lièvre
Qu'il avait nourri,
Toinot une jeune chèvre
Jeannot quelques fruits.
Pierre un petit pot de crème,
Et les fleurs des prés;
Et les autres ont fait de même
Et moi à peu près.

Les thèmes de ces Noël, c'est évident, sont peu variés.

Mais, «si l'imagination populaire n'étend pas loin ses antennes, elle est capable, comme celle des enfants, de rêver puissamment, indéfiniment sur un point de départ qui paraîtrait insignifiant». L'Annonciation, le départ pour Bethléem, la Nativité, les bergers, les Mages sont les quelques données qui, pendant quatre cents ans,

serviront de bases à toutes les compositions. Il est impossible de même citer toutes les variations qui renouvellent le sujet: ici l'ange est remplacé par un rossignol, là le démon entre en scène — avec peu de succès d'ailleurs —, là encore la théologie se fait simple dame pour avoir droit de cité. Voici plutôt quelques couplets où la Vierge Marie est si gracieusement chantée:

... Parlons un peu de la mère choisie,
De ce divin enfant,
C'est la plus belle et la plus accomplie,
Que vis en mon vivant,
Ce n'est que grâce, amour et courtoisie,
Elle est bien jolie, Marie,
Elle est bien jolie.
Ses longs cheveux à couleur de soucis,
Blondement jaunissans,
Ses beaux sourcils en voûte raccourcie,
Noirement brunissans,
Dessus son front loge la Modestie,
Elle est bien jolie, Marie,
Elle est bien jolie.
Ses yeux divins, doux flambeaux de la vie,
Sont miroirs gratieux,
Où l'on peut voir une âme en Dieu ravie,
Un coeur dévotieux,
Un zèle pur, et une sainte envie,
Elle est bien jolie, Marie,
Elle est bien jolie.
Son nez traitif et sa lèvre polie,
D'un pourpre vermillon,
Sa joie encor proprement embellie,
D'un petit fossillon,
Comme une rose à peine épanouie,
Elle est bien jolie, Marie,
Elle est bien jolie.

La sève populaire est drue et solide: c'est pourquoi les Noël's vivent encore. Les félibres, Roumanille, Aubanel, au XIX^e siècle, le poète Raoul Ponchon au XX^e siècle ont retrouvé la vieille veine et rejoint les vieux Noël'stes. En leur temps, le succès des Noël's fut immense. Leurs auteurs n'avaient pas ambitionné d'autre gloire que celle d'être chantés. Ne les chicanons donc pas sur leurs simples moyens. Sans arrière pensée, joyeusement, célébrons plutôt Noël avec ce normand du XVIII^e siècle:

Noël! Noël! en cette fête
Noël! Noël! avec ardeur
Noël! Noël! au Dieu Sauveur
Qui fait de nos coeurs la conquête!
Chantons tous aujourd'hui
Tandis que toute la Terre
Que toute la Terre est à lui!

L.-J. Dutot.

Rêves de Noël.

Noël, voici Noël! Ah mon Dieu quel mirage
Représentait pour nous, quand nous étions enfants
Ce mot qu'on répétait en lisant les images,
Et nous faisait ouvrir de grands yeux innocents!
Puis c'était une main tremblante et malhabile
Qui, au Papa Noël, écrivait ses désirs:
«Je voudrais un cheval ou une automobile,
Un beau petit tambour ou un carton de tir.»
Puis le soir attendu arrivait, dans un rêve.
On posait ses souliers, tout auprès des chenêts;
Et les petits enfants en cette nuit de trêve,
S'endormaient en faisant des rêves étoilés.
Les années ont passé et fui nos espérances!
Et déjà quatre hivers sur la terre d'exil
Ont changé ces Noël's en Noël's de souffrance.
Mais le rêve est le même en notre esprit viril,
Nous voici revenus les enfants que nous fûmes.
L'approche de Noël réveillera en nous
Les souvenirs passés qui jailliront des brumes
Ou des têtes d'enfants se pencheront vers nous.
Peut-être verrons-nous une main irréaliste,
Qui, dans nos godillots le long du mur rangés,
Déposera, issue de gerbes d'étincelles,
Une étoile brillante ayant nom: Liberté.

Louis Gravié, 35.135. F 221.

Songe de Noël.

Dans la «piaule» où la fumée se traîne et glisse en longs serpents bleuâtres autour de la lampe, le cuistot calme et digne surveille près du fourneau les marmites noircies dont les flancs suants travaillent en secret une savante préparation. Une colonne de vapeur échappée par hasard d'un couvercle, trouble un instant le calme de l'atmosphère et apporte par bribes à notre odorat surpris l'alléchant fumet du festin de prisonnier qui réunira cette nuit solennellement notre petit groupe.

Car ce soir c'est Noël! Cinquième Noël d'exil!

Je sens tout à coup plus pesante l'atroce réalité. Je m'allonge sur un lit et l'image des quatre Fêtes précédentes repasse en ma mémoire. Je retrouve dans chacune d'elles, malgré le visage différent des convives, l'ambiance partout la même d'insouciance gaîté, de vibrant espoir et de franche camaraderie. Est-il cependant possible que tant de jours, de mois et d'années se soient écoulés? Suis-je donc déjà si vieux? Mon Dieu, mais il n'y a pas si longtemps, je mettais encore mes souliers dans la cheminée! Je me revois tout bambin, bondir à peine éveillé de mon petit lit et embarrassé dans ma longue chemise de nuit, courir pieds nus sur le parquet à la découverte des merveilles laissées pour moi par le Père Noël! Et aussitôt commençait dans la chambre, avec un train mécanique, des parties interminables ponctuées de cris, de rires et de gesticulations indescriptibles!

Et puis cet âge heureux s'évanouit en effet dans le temps, d'autres plaisirs remplacent les émerveillements naïfs. Je songe aux réveillons mémorables qui jalonnent mon adolescence. J'entends comme un lointain murmure, le bourdonnement de la salle de bal où jusqu'au jour les couples évoluent, enlacés. Sur une table, une coupe de champagne blond scintille, des bulles montent légères et crèvent... d'autres les suivent... des toilettes ravissantes, des corps souples, des épaules nues de femmes passent devant mes yeux. Des visages se précisent et s'estompent, un sourire s'épanouit encore sur deux lèvres aimées... puis je m'enfonce peu à peu dans une demi-inconscience peuplée de rêves étranges.

Me voici dehors, seul, dans l'immense nuit que blanchit faiblement le reflet blafard de la neige. Je suis petit, tout petit et je vais de toutes mes forces, là-bas vers l'horizon où je crois retrouver tant de douces choses! Mais le ciel est trop vaste et la vision toujours trop lointaine. Je ne puis l'atteindre et m'arrête épuisé. Personne autour de moi! Pas un bruit! Dans l'énorme silence j'entends battre mon coeur et je me sens tout à coup si faible! Je voudrais revenir sur mes pas mais l'empreinte en est effacée. Que faire? Et soudain ma voix monte sous le ciel étoilé, oh si menue, si grêle, si tremblante que personne assurément ne l'entendra. «Père Noël, bon Père Noël! ayez pitié de ma détresse! je vous en prie, secourez-moi, j'ai tant souffert déjà, écoutez mon humble prière. Vous qui autrefois avez comblé mes désirs, il n'est pas possible que vous m'abandonniez. Dans les profondeurs de votre vaste hotte, peut-être y-a-t-il un peu de bonheur pour moi!» J'achevais à peine ces mots, qu'une ombre gigantesque se dresse à mes côtés et avant d'être revenu de ma stupeur, je me sens soulevé de terre par une main puissante, balancé un instant dans les airs, et hop!... je me retrouvai devinez où?... dans la hotte précisément, dont le léger balancement m'indiqua que nous nous déplaçons. J'allais enfin parvenir au but depuis si longtemps convoité. Je riais et pleurais à la fois!

Un arrêt interrompit mes manifestations désordonnées et à travers une fente je reconnus le camp, notre baraque et les copains qui déjà couraient vers nous, attirés par un appel mystérieux. Et des mains se tendaient, s'accrochaient, on se hissait par dessus-bord, vite, vite, qu'importaient le réveillon, les pauvres souvenirs, les quelques objets qui, il y a un instant, paraissaient si précieux! Tout cela était dérisoire! Oubliée la misère, terminés les mauvais jours. fini le cauchemar! Et on escaladait la hotte miraculeuse, on se tirait, on se poussait! Ah! Ah! ça y est, nous repartons! Non, en voici encore un, l'éternel retardataire! Enfin nous nous

retrouvons tous dans la nacelle merveilleuse, criant, chantant, s'embrassant avec de grandes claques sur l'épaule, fous de joie! Nous serions les jouets vivants que tout à l'heure le Père Noël déposerait devant l'âtre! C'était inouï, incroyable, insensé!

Quel beau voyage nous fîmes dans la sérénité de la Nuit du Mystère. La neige avait répandu son manteau immaculé sur le sol rougi et la paix enfin revenue enveloppait la terre d'un souffle vivifiant... Je me revois encore au seuil de ma maison, alors que la por-

te s'ouvre sur l'intérieur chaud et lumineux et que deux bras enserrent... Jean! Oh l'ineffable douceur de ces mains qui me caressent! Qu'il est bon d'être ainsi bercé! Je m'abandonnais à cette sensation de bonheur presque oubliée, et la vision était alors si nette, si précise, je vivais de façon tellement intense cette minute exquise, que j'aurais presque pleuré de rage, lorsqu'une grosse voix me cria dans l'oreille: «Jean, réveille-toi voyons, voilà cinq minutes que je te secoue! La Messe de Minuit va commencer!».

Jean Bruet, 8.240.



Noël dans les Hautes-Vosges

Au moment où nous nous apprêtons à célébrer pour la cinquième fois Noël en terre étrangère, au milieu des soucis qui nous assaillent de toutes parts, j'aime à me rappeler les Noëls d'autrefois et parmi eux, celui que j'ai passé, il y a une quinzaine d'années, dans une ferme de la montagne. Si j'ai conservé une si vive impression de cette fête, c'est que Noël, là-haut, a gardé intact son caractère grandiose de fête religieuse et familiale.

Le train qui progresse avec peine entre deux talus de neige m'avait déposé, dans l'après-midi, à une petite station desservant une modeste bourgade d'une centaine de foyers, tapie au fond de la vallée, tandis que sur les pentes abruptes s'étagent les terres cultivables parsemées de petits bois de sapin. Des fermes isolées se dressent également à flanc de coteau, et c'est dans l'une d'elles que nous sommes attendus. L'air est froid, il gèle malgré un soleil qui fait scintiller la neige. Après une marche rendue pénible par le chemin glissant, nous arrivons bientôt à la ferme. La maison a déjà son air de fête, la cour est balayée, les schlittes sont remisées sous les hangars. Dans la cuisine où nous sommes accueillis familièrement, s'est concentrée l'activité ouvrière de la maisonnée; volailles plumées et lapins écorchés attendent pour passer au four. Sur une longue table une jeune fille dispose des mirabelles conservées sur d'immenses tartes que son frère enfourne prestement. Je me serais volontiers attardé à contempler cet alléchant spectacle, mais une partie de patinage m'attendait.

La veillée de Noël commence vers 21 heures dans la «salle»: grande pièce servant à la fois de salon, de salle à manger et quelquefois de chambre à coucher.

Le feu ronfle dans le grand fourneau. Nous sommes une dizaine de personnes: toute la famille, quelques amis et moi. Ici pas de sapin traditionnel, mais dans un angle de la pièce une crèche en miniature. Nous nous groupons soit pour deviser, soit pour jouer à d'innocents jeux de cartes, car la veillée de Noël, si elle doit être joyeuse, est cependant une préparation à la Messe de Minuit. Le paysan vosgien d'un naturel un tantinet taciturne demeure calme et un peu grave, même dans les heures les plus joyeuses de sa vie.

Vers onze heures chacun se leva, mais avant de partir pour la messe il nous fallut encore assister à une courte cérémonie. Nous nous groupâmes devant la crèche dont les bougies furent allumées, alors que la lumière électrique s'éteignait. Une petite fille émue déposa alors pieusement un enfanton d'ivoire sur la paille de la crèche, tandis que la voix puissante du fermier entonnait le traditionnel «Minuit Chrétien»: instant solennel qui unissait cette famille dans sa foi simple et profonde.

Au moment de gagner la vieille église paroissiale, au clocher moussu, la figure illuminée d'un large

sourire, chacun aligna sa chaussure aux pieds de la grande cheminée de la cuisine, près des sabots des enfants. Grand-mère, aux cheveux neigeux, jouera ce soir en notre absence, le rôle du Père Noël. Et nous voici dehors, dans la claire nuit froide, sous le ciel d'un bleu sombre piqué d'étoiles. La sonnerie éclatante des bronzes bénis appelle les fidèles vers la maison de Dieu. Bien que marchant avec précaution sur la neige qui craque, nous ne tardons pas à arriver aux premières maisons du village où nous nous joignons aux groupes nombreux cheminant silencieusement vers l'église.

Nous entrons, la petite nef est déjà garnie et de nouveaux fidèles ne cessent d'arriver jusqu'au moment où le prêtre monte à l'autel. Elle est toute simple la Messe de Minuit villageoise, sans grandes orgues, avec sa chorale de jeunes filles au chant soutenu par un poussif harmonium. Mais quelle ferveur dans les répons murmurés par tous les fidèles et quel témoignage de foi dans les voix mêlées pour le Noël d'Adam. Les communions furent nombreuses... la Messe s'acheva dans les cantiques et après une courte visite à la crèche, nous regagnâmes la maison où un réveillon nous attendait. Les lourds et chauds vêtements mis de côté, toute la maisonnée se réunit à la cuisine où devant la cheminée, bottes et sabots bien garnis par le Père Noël sont toujours alignés. Mais pour l'instant il est défendu de regarder ces trésors qui seront découverts au matin seulement par les petits enfants.

La coutume veut qu'en souvenir de la présence à la crèche de l'Ane et du Boeuf, on fasse, au retour de la Messe de Minuit, une distribution spéciale aux vaches et aux chevaux de la ferme. Suivant le maître de maison, nous gagnons l'écurie où les animaux, dérangés dans leur sommeil, s'agitent sur le lit de paille. Les chevaux saluent le maître d'un hennissement sonore et reçoivent de grandes fourchées de foin odorant. Quant aux vaches, plus paisibles, chacun leur porte une pleine brassée de fourrage accompagnée d'une tape amicale sur leur mufle humide et chaud. Et maintenant à table pour le réveillon. D'abord nous buvons une grande tasse de vin chaud sucré et aromatisé qui met le feu aux joues. La contrainte observée à la veillée a disparu; la joie rayonne sur tous les visages et chacun dévore avec entrain, tartes, gâteaux et fruits, car ici le réveillon ne comporte que des pâtisseries.

La conversation roule sur la fête. Grand-mère évoque le Noël d'autrefois vécu dans cette même ferme; elle parle doucement et on écoute avec déférence cette petite vieille dont le visage est empreint d'une suave bonté. Le réveillon continue semé de chansons et d'histoires gaies et je suis vraiment heureux, cette nuit, en ce coin de montagne isolé et au sein de cette famille de simples paysans. Vers quatre heures, après avoir bu un café arrosé d'une «mirabelle du pays» nous allons nous coucher; pas pour longtemps, car vers sept heures les cris joyeux des enfants nous appellent à la cuisine

où a lieu alors l'inspection des sabots. Chacun a son paquet soigneusement étiqueté et tout le monde déballe, s'exclame, admire et remercie le Père Noël d'avoir été si généreux et d'avoir su si bien deviner les désirs de tous.

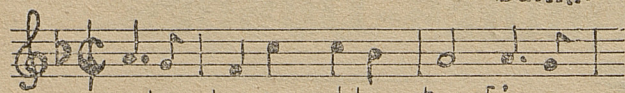
Voilà comment j'ai célébré dans les Hautes-Vosges cette fête qui, depuis deux mille ans, chaque année et aujourd'hui encore, malgré la guerre, les deuils et les souffrances, nous apporte un renouveau d'espoir et de confiance en un avenir meilleur.

René Paquin, 31.141 — F 259/1.

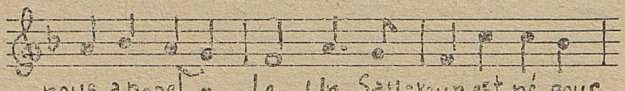
Noël Béarnais.

Allons, bergers, allons tous.

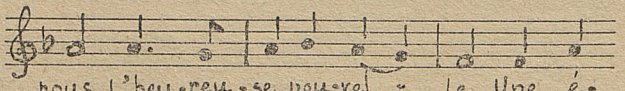
BÉARN



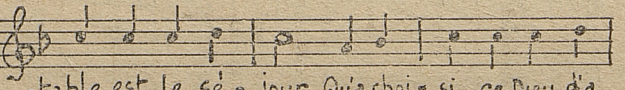
1. Al-lons, ber-gers, al-lons tous, L'an-ge



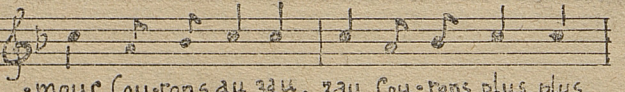
nous ap-pel - le, Un Sau-veur est né pour



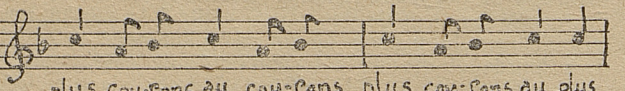
nous, L'heu-reu-se nou-vel - le Une é-



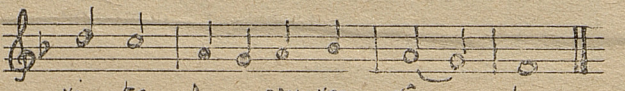
-table est le sé - jour, Qu'a choi - si ce Dieu d'a



-mour, Cou-rons au zau, zau, Cou-rons plus, plus,



plus, Cou-rons au, cou-rons plus, cou-rons au plus



vi - te, A ce pau-vre gi - te.

— 2 —

De nos plus charmants concerts
Que tout retentisse,
Le ciel à nos maux divers
Est enfin propice;
Accordons en ce grand jour
Le fifre avec le tambour;
Timbale et let, let,
Timba trom, trom, trom,
Timbale et, timba trom.
Timbale et trompette
Pour lui faire fête.

— 3 —

Quels présents faut-il porter
A ce roi des Anges ?
Robin pour l'emmailoter
Offrira des langes,
Gros Guillot un agnelet,
Moi je porte avec du lait
Le plus beau, beau, beau,
Le plus fro, fro, fro,
Le plus beau, le plus fro,
Le plus beau fromage,
Lui en fait hommage.



Brindilles

Noélistes

en pays Vellave.

En cette nuitée silésienne, quelque mélancolie me vient à l'esprit, quand je songe à ce que furent les Noëlés de mon enfance en pays vellave, où, évadé du collège, j'accourais au village natal passer en famille les fêtes de fin d'année.

Mais temps révolus où êtes-vous?

Noéls «ponots» quand reviendrez-vous?

Hantés par ces souvenirs, essayons de suivre par la pensée, sur la carte du Velay, soudain animé de cotèges et de cris joyeux, le défilé des coutumes Noélistes, qui comme les brindilles jetées dans l'âtre, nous réchaufferont dans notre froide solitude.

Nous voici à la veille de Noël dans la maison de la «béate», fille d'une famille nombreuse qui se fixe dans les villages montagnards où elle enseigne à lire aux petits enfants, le métier de dentellière aux fillettes, soigne les malades et console les malheureux. La dernière dizaine de chapelet vient de s'égrener... les fuseaux dansent endiablés sur le «carreau» sonore... les hommes rassemblent les osiers refendus et les paniers inachevés... la «Gustine» achève son «point d'esprit»... les lanternes s'allument... l'«assemblade» se vide... Villageois et villageoises encapuchonnés, sous une lune froide et claire, gagnent leurs maisons par les ruelles détrempées par la première chute de neige.

Soudain, près de la fontaine communale, les «réveilleurs», jeunes gens de la classe qui va tirer au sort, démarrent, portant sur l'épaule un cabas pour recueillir les offrandes. Ils parcourent le village, vont de porte en porte en chantant la vieille cantilène: coucouroucou, passo pel troucou, begnis diins lou sestou (passe par la chatière, viens dans le panier): imitation du chant du coq et allusion aux oeufs qu'on donne comme offrande et que l'on peut faire passer par la chatière si on ne veut pas ouvrir la porte. Arrivés à la dernière maison du village, les domestiques saisonniers, qui s'étaient joints aux «réveilleurs» rentrent dans leur famille emportant avec eux la «tourte» (gros pain) donnée par le patron. Le reste de l'hiver ils attendront chez eux la «loue» du printemps.

Le cabas gonflé, nos «réveilleurs» regagnent la maison. Sur la table dressée au centre, recouverte d'une nappe blanche et ornée d'une magnifique «pompe» est placé un chandelier en cuivre. De la grande armoire, la maîtresse de maison sort une chandelle enveloppée dans du papier gaufré. Le grand-père, d'une main tremblante, allume la chandelle, fait le signe de la croix, l'éteint et la passe au frère aîné. Celui-ci, debout et tête nue, l'allume à son tour, l'éteint puis la passe à un autre. La chandelle passe ainsi de main en main jusqu'au dernier-né, qui aidé de sa mère, l'allume, se signe, et sans l'éteindre la place au milieu de la table.

Ce rite ancestral accompli, le repas commence joyeux, agrémenté par la traditionnelle soupe au fromage. Les grâces dites, les enfants vont se coucher, bercés par l'espoir souvent trompé d'aller à la Messe de Minuit. Dans le foyer on roule une grosse souche et on attend minuit en chantant les vieux Noëlés.

L'horloge du haut de sa gaine de bois sonne onze heures et demie. Soudain une cloche tinte, puis une autre et une autre encore... Distinctes elles alternent comme hésitant à s'unir... Les portes s'ouvrent et des formes vagues se hâtent, précédées du petit halo rougeâtre d'une lanterne vacillante qu'accompagne le clic-clac des sabots. Les lumières s'unissent à l'hymne des

sons... et comme une traînée de feux clignotants la masse des fidèles gagne l'église gothique du XI^e siècle.

Dans un bruit de chaises remuées l'office divin commence. Les «Enfants de Marie» d'une voix fléchissante chantent: «Réveillez-vous Pastoureaux, quittez tous vos troupeaux». La mélodie antique tremble comme un reflet d'eau. Au refrain repris pas la masse, l'église frémit.

Le prêtre, revêtu de ses plus beaux ornements, monte majestueux dans la chaire, supportée par les quatre évangélistes bariolés.

Les trois messes dites, tout le monde sort en tumulte. On se hèle, on s'accoste, on se pourchasse; c'est la détente du long recueillement. Et l'on se regroupe comme à l'aller. Les sabots reprennent leur chanson, mais seuls cette fois, sous la lune qui inonde le pays de ses feux doux. Dans le lointain, une «cabrette» lance par dessus les croupes boisées des collines sa mélodique plainte.

Au retour de la Messe de Minuit, encore rempli de recueillement, le chef de famille tape avec les pin-cettes sur la grosse bûche en disant: «bieuldjo, bieuldjo, tant de gerbas pe meisson» (pétille, pétille, autant de gerbes pour la moisson (que d'étincelles). Alors commence le réveillon préparé par une femme de la famille qui se rendra ensuite à la messe du lendemain de bon matin. Contrairement au repas du soir, c'est un repas gras, où l'on mange du jambon, du boudin, de la saucisse. Le réveillon s'achève par la traditionnelle «pompe», gâteau spécial parfumé à l'écorce d'orange.

Mais les bêtes aussi réveillent, en souvenir de l'Ane et du Boeuf de la Grotte de Bethléem. Ici le maître de

maison donne de tous les plats au chien qu'il met ensuite dehors. Là c'est une brassée, de foin qui est donnée en supplément aux vaches. Cette coutume tend à disparaître, comme hélas tant d'autres.

En Velay, comme en maintes contrées de chez nous, la croyance est que pendant la nuit de Noël les bêtes parlent et prédisent le sort de leur maître qui entend dire à un boeuf parlant à son voisin: «Lève-toi, Rado, demain il faudra conduire notre maître au cimetière» et le maître trop curieux de mourir de saisissement!

A notre «fougaut» de coutumes jetons la dernière brindille en disant quelques mots sur la «tournée des enfants» en quête de gâteaux qui s'effectue le matin du premier janvier. Comme les réveilleurs, les «drolles» se rassemblent près de la fontaine. Emmenés par le chef de bande, ils s'en vont endimanchés, sabots neufs ouvragés, de maison en maison, souhaiter la «Bouno nado» (bonne année). Et dans leur tablier grand ouvert tombent oranges, pommes, noisettes, papillotes, que distribue la maîtresse de maison.

Moult autres coutumes telles que les masques de Noël, la fête des fous, ne subsistent plus que dans les récits écoutés encore dans les assemblées.

Mais sachons rester les auditeurs assidus des récits de la veillée, serrons-nous aux soirées d'hiver autour du conteur et tandis qu'un feu pétille dans l'âtre, qu'au dehors la neige tourbillonne, prêtons une oreille attentive aux sons si doux des cloches lointaines de la légende.

Jacques Vidal, 13.409.

NOTRE VIE RELIGIEUSE



Devant la crèche.



«Le Christ nous est né, venez, adorons-Le!»

Tel est le cri qui, en cette veillée de Noël, s'élève en toutes les langues, de tous les pays. Vous-mêmes dans vos Kommandos, selon une tradition qui a eu le temps hélas! de bien s'établir, fêtez la Noël de votre mieux. Mais permettez-moi une question: dans quel esprit approchez-vous l'Enfant de la crèche?

Il y a près de deux mille ans, lors de cette Nativité en Bethléem, la ville était remplie de gens venus pour le recensement ordonné par l'Empereur: indifférente, ignorante, cette foule passa près de la crèche! Peut être un regard de curiosité vers cette jeune mère, ce petit bébé: ce fut tout.

Plus heureux, éclairés par la lumière divine apportée par l'Ange, les bergers, eux, comprirent en partie l'importance de l'événement qu'ils contemplaient: c'était le Sauveur qui était là, le Messie tant attendu, tant désiré, annoncé depuis des siècles par les prophètes.

Mais leur vue était incomplète. Combien plus profonde la connaissance de Marie: Jésus lui-même n'inondait-il pas de clarté l'âme de sa Mère! Et Marie se prosternait devant son Fils, adorait son Dieu.

Et nous, comment nous prosternons-nous devant l'Enfant de la Crèche? Ah! sans doute notre connaissance est loin d'avoir la perfection de celle de Marie. Nous ne pouvons voir en Jésus toutes les beautés, toutes les grandeurs que Marie contemplant. Mais tout de même nous sommes plus éclairés que les bergers. Le catéchisme nous a instruits, deux mille ans de christianisme nous ont façonnés; et nous savons que Celui qui est venu au jour de Noël, c'est le Fils de Dieu, pour nous racheter, nous sauver, nous libérer.

Aussi, seriez-vous impardonnables, mes chers camarades, si votre attitude en ce soir de Noël, était celle je n'ose pas dire d'indifférents, de dilettantes, mais même de Chrétiens un peu lointains, touchés, mais touchés superficiellement, par la douceur de ce mystère. Devant la Crèche, vous devez être des adorateurs conscients de l'Amour immense de Jésus qui n'est venu sur terre à Noël que pour nous attirer à la lumière du Ciel, que pour donner sa vie — sa vie humaine — pour nous sur la Croix.

Et puis n'est-ce pas la seule attitude qui convient si nous voulons avoir part aux grâces de Noël? Notre cœur aspire tant, en ce cinquième Noël de captivité, à la paix promise aux hommes de bonne volonté. Nous serions tentés d'être tristes; pourtant «la sainte liesse de Noël, la joie intime du chrétien ne dépendent point des événements extérieurs qui ne sauraient les diminuer ou les troubler», nous dit S. S. Pie XII. Avec confiance donc, les yeux fixés sur l'étoile tremblotante mais si riche d'espérance, disons à l'Enfant Dieu: «Oh doux Enfantelet, rendez-nous à la paix domestique.»

Louis Dutot — Aumônier — 55.707.

La saison, non pas quant à la température, mais quant aux travaux agricoles, est favorable aux **visites dans les Kommandos**. Aussi depuis Septembre, j'ai pu visiter une soixantaine de Kommandos. C'est un beau chiffre. J'ai été heureux en particulier de pouvoir répondre à vos demandes à l'occasion des fêtes de la Toussaint et de Noël.

Que les H. de C. des Kommandos isolés (par exemple F 74, 111, 113, 157, 225, 246, 257, 260, 266, 268, 271) veuillent bien nous écrire si leurs camarades désirent que la Sainte Messe soit célébrée dans leur Kdo.

Jadis Noël en Touraine.

A minuit, dans les «Avents» de Noël, les «joux» (coqs) chantent pour annoncer Noël.

La veille de Noël après le repas du soir, dans les fermes, on balaie avec soin la «place» du foyer, indiquant ainsi que l'année s'achève et que le soleil qui éclairera à nouveau les gens de la maison ne trouvera sous ses rayons aucun «bourrier» (poussière). Dès que la souche de Nô est placée sur les landiers, la «bourgeoise» prend dans l'armoire une bouteille d'eau bénite et un brin de buis présenté le jour des Rameaux à la bénédiction du prêtre. La maîtresse verse l'eau dans une assiette et avec le buis asperge longuement le feu qui vient d'être allumé à l'instant, de façon que la première flamme soit saisie par l'eau. Cette cérémonie naïve ne fait-elle point souvenir des religions anciennes où l'eau et le feu formaient une union mystique? La bénédiction s'accomplit au rythme mélancolique de la vieille psalmodie:

Nô, Nô, Nô,

Car la fête est carillo.

Dans quelques vieilles familles, la veille de Noël, au soir, on fait venir les jeunes enfants devant le foyer domestique. On les pare de leurs plus beaux vêtements, et, avec un mouchoir, on leur bande les yeux. On les place devant l'âtre et on leur dit de chanter:

Nô, Nô, Nô,

La Sainte Vierge est en haut!

Quand on boulangeait la veille de Noël, on faisait un petit pain rond qu'on laissait plus cuire que les autres. Suspendu au plafond de la cuisine, il s'y conservait d'une année à l'autre sans «chenorir» (moisir).

Dès qu'une vache était malade, surtout pour vêlage, la fermière lui faisait manger du pain de «Nô» après l'avoir ramolli dans de l'eau chaude. L'opération du vêlage s'accomplissait au mieux.

Il ne faut pas filer de la laine la veille de Noël, on aurait des agneaux «bodins» (bancaux).

A Chézelles, la veille de Noël, à minuit, la fougère fleurit: celui qui peut la voir fleurir est doué d'un pouvoir surnaturel.

A minuit, les domestiques et servants de la ferme vont porter aux bêtes un picotin, afin que les animaux participent à la fête, sans doute en souvenance du boeuf et de l'âne qui avaient jadis assisté Jésus dans la crèche. Pendant qu'on donne le picotin, sous la souche de Nô, la javelle pétille.

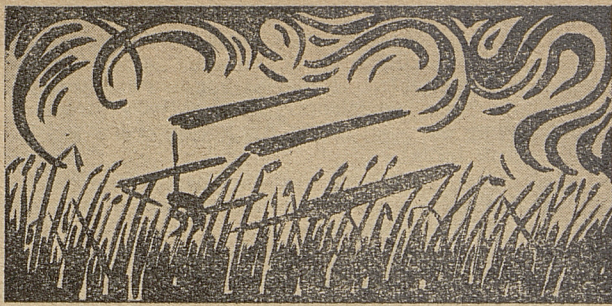
Sur le fer noirci d'une poêle, dont la queue s'appuie au dos d'une chaise, une pâte saute et cuit. Dès que les «fouaces de Nô» sont cuites, les jeunes gas et jeunes filles en prennent une, s'en vont dans un petit coin et ils tournent et retournent la galette jusqu'au moment où l'un d'eux brise brusquement la pâte toute chaude. Alors, on examine le dessous du gâteau, et celui ou celle qui a dans son morceau la «patte-de-chat» empreinte faite par un dé sous la fouace embrasse l'autre et c'est l'indice d'un mariage qui devra s'accomplir dans l'année.

Quand la nuit de Noël est très noire, il y aura tant de noix «qu'elles ne sauront pas où se placer sur les branches». Il faut toujours énouler avant Noël, car après, les noix donnent moins d'huile.

A Noël, il ne faut pas «écharbotter» la bûche avec des pincettes, pour ne pas avoir des furoncles. Quand la Messe de Minuit sonnait, on balayait le foyer et on mettait auprès de la bûche un plat d'eau et une serviette bien propre, pour que la Sainte Vierge put venir laver son petit enfant et le réchauffer.

La «souche» de Noël doit durer au moins trois jours. Pour garantir de la foudre, il faut prendre à la souche de Nô des charbons que l'on jettera plus tard dans le feu quand il tonnera.

(Le folklore de la Touraine).



Retour à la terre . . .

«Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage...»

Ils firent aussi un beau voyage... Dans notre condition les voyages ont toujours été notre péché mignon, quant à être heureux, l'histoire ne le dit pas et pour cause.

Car c'étaient quatre gaillards, qui, sûrement enflammés à la lecture des articles de leur rédacteur, ou bien poussés par une force occulte et irrésistible, voulaient goûter de la vie agreste. Les cheminées d'usine défilèrent devant leurs yeux, puis ce fut la campagne, grandes étendues vertes et rousses, qui leur faisaient passer malgré tout des frissons dans le dos. Ils changèrent plusieurs fois de train, trimballerent leurs colis et leurs culottes sur les banquettes poussiéreuses des express et des omnibus, et oublièrent pendant une matinée les vicissitudes de la vie présente.

Enfin après-midi, les voici tirés de leur torpeur par un arrêt brusque du train et un appel discret de leur gardien: «Nous voilà arrivés!».

Et nous les retrouvons ployant sous le fardeau, montant dans les rues tortueuses d'un village, où encore soucieux de leur personne ils évitent soigneusement des plaques brunâtres, évocatrices de leur travail futur.

Ils gravissent leur chemin de croix, ils peinent, ils soufflent et enfin arrivent à l'étape, qui se présente à leurs yeux sous la forme d'une petite maison blanche, qui n'a pas un air présidentiel! Ils y pénètrent presque sur les genoux, soit par fatigue, soit par l'étroitesse des portes et l'exiguïté du logement, et sont reçus par l'inévitable malade qui leur racontera des scènes de leur vie future. Et ce sera le défilé des autorités embarrassées pour placer ces gaillards aux professions peu en rapport avec leur nouveau genre de travail. Après force promesses et recommandations, ils font connaissance avec la couche rustique de Cérès et s'abandonnent aux bras de Morphée, d'où ils tomberont le lendemain aidés en cela par un appel bien connu qu'ils avaient oublié depuis longtemps...

Et s'ils avaient encore gardé des illusions, le lendemain soir, les reins courbés, précédés d'une odeur particulière, ils pénètrent dans leur logement, maudissant les belles paroles et regrettant le farniente passé.

Louis Gravié 33.135, F. 221.



La bûche de Noël.

La fête familiale de la bûche de Noël a été de toutes nos provinces; la «cosse de Nau» du Berry, le «chuquet» de Normandie, la «souche» de l'Île-de-France, le «tréfoujau» de Vendée, le «mouchon de Nau» de l'Angoumois, le «cacho fio» de Provence, ou bénédiction de la bûche. Cette cérémonie intime est figurée au Musée Arlaten. Et l'on songe à l'invocation du vieillard de Mistral: «O feu, o feu sacré, fais que nous ayons du bon temps. **Cacho fio, bouto fio**, bûche bénie, boute le feu!»

En Gascogne, on allumait des feux de joie, et les enfants couraient portant des bouchons de paille enflammés au bout d'une perche, en criant: «Nadau! Nadau!... Noël! Noël!...».

Faut-il chercher, avec le docte Frazer, des racines historiques ou préhistoriques aux traditions de Noël et montrer qu'elles rallumaient les vieux feux solsticiaux? Les braves gens qui célèbrent la tradition du «tréfoujau», dans les villages du Poitou et de Vendée n'en demandent pas tant.

Au 24 décembre, des garçons vigoureux apportaient, dans la cour de la ferme, une énorme souche, le «tréfoujau».

Une corde pendait à chaque bout, et deux équipes tiraient joyeusement dans les deux sens, les uns pour empêcher la souche d'entrer au logis, les autres pour l'y amener. Enfin, la victoire couronnait les efforts de la troupe championne du foyer. La «cosse», décorée de rubans, aspergée d'eau bénite par le grand-père était placée sur les chenêts. Le père de famille allumait les tisons de Noël conservés depuis l'an passé, et mettait le feu à la cosse, en disant un Pater et un Ave.

Le premier domestique, chapeau bas et genou en terre devant la grande souche, faisait le signe de la croix, passait la pelle sur la bûche pour lui faire jeter des étincelles et disait trois fois d'une voix forte: «Bé dau véas!» «Beaucoup de veaux!». Après lui, venait le berger qui, avec les mêmes rites, demandait trois fois: «Bé dau gnas!» «beaucoup d'agneaux!». La fille de ferme suivait en demandant beaucoup de goret, puis, dit Sylvain Trébucq, tous les serviteurs de la ferme prenaient ainsi successivement la pelle pour faire descendre, pendant l'année, la bénédiction de Noël sur les choses dévolues à leurs soins respectifs.

La cosse, une fois carbonisée, était mise à éteindre dans une cuve d'eau où l'on avait soin de jeter quelques gouttes d'eau bénite. La dame du logis, puis chacun des assistants, prenait un charbon et l'emportait afin de préserver sa personne, les bêtes et les biens de l'orage et du mauvais sort.

(Le légendaire de France).



Nouvelle.

Mazurgue.

Les quatre jours de congé que nous accordait la Compagnie Française, à l'occasion de Noël, étaient les plus favorables à l'excursion balnéaire sur les rives de la Volta. Les crocodiles, en cette saison, désertent le fleuve et le mois de décembre, le plus torride en ces régions, rend plus désirables que jamais l'ombre de la forêt et la fraîcheur matinale de l'eau. Sous prétexte de réveillon, nous empruntions aux meilleurs crus une âme exceptionnellement sensible à la majesté de la nature, aussi bien qu'une rare intuition de ses plus mystérieuses correspondances.

Ce Noël là, nous étions quatre excursionnistes nous promettant les joies paisibles de la contemplation ou le plaisir des ébats nautiques. Deux des nôtres avaient toutefois emporté leurs fusils par mesure de prudence. Dès l'aube, nous nous mîmes en marche. Nous avançions furtivement le long du sentier frayé à grands coups de hachettes par les nègres de l'escorte. Les brindilles craquaient sous nos bottes légères. Autour de nous, les papillons effarouchés s'égaillaient dans l'air comme autant de pétales d'or, d'émeraude, d'azur. Les oiseaux-mouches s'envolaient des branches les plus minces sans en déranger la position. De ci de là, zigzaguaient les perruches comme de grandes feuilles lourdes, vers des arbres lointains. Les cimes se ployaient, nous honorant de leurs révérences, sous les bonds capricieux d'invisibles singes. Nous chassions les insectes en nous éventant de nos casques, à la faveur de la pénombre. Parfois l'un de nous trébuchait contre une racine ou

s'embarrassait dans les lianes. Notre sérénité ne s'exprimait par aucun signe, mais nous conférait au contraire un visage sérieux où pouvait se lire sans doute une délicate inquiétude.

Les arbres s'espacèrent. Le soleil allumait un hémicycle de sable en bordure du fleuve. Au sortir des obscurs sous-bois, les yeux clignotaient malgré les lunettes fumées, en face de cet éblouissement. Toutes les autres splendeurs de cet eden s'effacèrent de notre attention pour la laisser au prestige d'un grand oiseau immaculé.

L'oiseau blanc confiait sa nonchalance à quelque brise insoupçonnée. Il évoluait, incliné tantôt à droite, tantôt à gauche, au gré de sa fantaisie, fille du ciel et des frondaisons. De temps à autre, son oeil jetait comme une étincelle de soleil. Cet être aérien déployait la grâce de la jeunesse; il en avait l'insouciance et l'ivresse de vivre. A l'harmonie des lignes, à la souplesse du vol, à la pureté de la blancheur s'ajoutait sûrement un état d'âme: cette assurance de se produire excellemment, d'achever au mieux le témoignage de ses dons. Plus heureux que les artistes humains, dans leur commune poursuite de l'idéale beauté, il paraissait conscient d'atteindre à sa perfection et nous invitait à nous extasier devant son interprétation du sublime.

Nous étions trois, ravis par le spectacle de ce ballet merveilleux. Un simple jeu d'ailes nous inculquait toute une philosophie; l'éclat d'un plumage nous chantait la grandeur de vivre. Et nous n'entendions rien. Nous n'entendîmes pas Mazurgue, notre compagnon le plus ancien du comptoir, armer son fusil.

Il épaula. Oh! ce ne fut pas long! Pourtant, au moment où il appuyait sur la gachette, Mazurgue l'intrépide, le blasé, l'esprit fort, eut peur de son acte. Trop tard! la détonation nous secoua comme la révélation d'un crime. Honteux, non de cette profanation, mais du malaise qui l'envahissait, le vandale se mit à rire, à rire très fort, pour dominer son trouble autant que pour railler notre indignation.

L'oiseau, atteint en plein poitrail, tomba, dans un dernier battement d'ailes. Il cessa d'être l'objet de notre admiration pour devenir celui de notre pitié. Sa chute l'avait précipité tout au bord de l'eau; il se souleva légèrement et s'adossa contre le sable tiède. Le chasseur, penché sur sa victime, fixait d'un regard plein d'épouvante les yeux flous de l'oiseau. Les paupières bleutées et transparentes s'abaissèrent sur les deux petites perles habituées à l'éclat du soleil. La pauvre bête raidit lentement ses ailes étendues, ouvrit le bec pour aspirer une dernière bouffée de parfums, ramena ses pattes secouées par les convulsions de l'agonie, crispa ses longs doigts aigus....

* * *

C'était le 8 janvier suivant; le soir. Dans la chambre à trois murs de son bungalow, Mazurgue était assis sur le divan, auprès d'une fille de la côte. Sur le grand plateau de cuivre ciselé, brillait, devant lui, à la lumière de la lampe tempête, une bouteille de whisky, sous la boule de son bouchon compte-gouttes. Le phonographe hurlait un air de jazz. Mazurgue, ivre, riait. La négresse prêtait ses épaules à ses caresses et faisait écho à sa gaîté. Il s'amusait de sa chevelure crépue divisée en courtes mèches convergentes, de son nez épaté, des gaufrures que ses parents avaient dessinées sur son corps, dans son enfance, conformément aux coutumes de la tribu. Il lui appliquait de temps en temps de rudes claques sur les cuisses; elle en riait tout en se dérochant un peu. Il lui donna l'ordre de chanter. Elle ne savait qu'une chanson en français. Sa voix s'éleva, grêle et plaintive, selon le goût indigène.

J'ai deux amours,
Mon pays et Paris,
Par eux toujours...

On frappa à la porte. «Entrez!». Intimidé par le ton de cette invitation, le boy se présenta d'une manière indécise; il tendait un mince pli bleu. L'avion aéromaritime, apportant aux exilés les lettres d'Europe s'était posé, le matin, sur l'aérodrome de la colonie. Mazurgue déchira l'enveloppe. La fille avait cessé de chanter. Penchée en arrière sur l'appui de ses bras, les jambes croisées, elle continuait à battre la mesure du bout du pied, contre le carrelage. «Silence!» hurla Mazurgue. Surprise de son impatience, elle s'immobilisa,

le regardant du coin de la paupière. Le visage habituellement rouge et bouffi de l'homme avait étrangement pâli. Les yeux s'élargissaient de terreur ou de colère. «Va-t-en!» sussura Mazurgue; et l'intimation sifflait par les lacunes de sa denture. Puis, comme elle hésitait d'incompréhension, il répéta, d'une voix terrible cette fois: «va-t-en!». Pendant que la négresse rassemblait pour s'en aller ses vêtements de soie et d'indienne, il donna du pied contre le support d'acajou, sous le plateau de cuivre; celui-ci roula sur le carreau. La bouteille et les verres se brisèrent avec fracas. La femme s'enfuit en criant.

Quand, grandi par le grondement lointain des vagues, rempli du coassement énigmatique des crapauds-buffes, le calme revint, Mazurgue, assis tout au bord du divan, les coudes aux genoux, la tête entre les poings, sanglotait doucement. Son chagrin agitait ses épaules adipeuses; il reniflait ses larmes à grand bruit.

A ses pieds gisait la lettre de papier pelure:

«Mon pauvre Pierre, nous nous acquittons aujourd'hui d'une bien pénible mission. La personne que vous chérissiez le plus au monde vient d'être enlevée à notre vieille amitié. L'accident se produisit ce matin même, comme Madame votre mère se rendait en automobile à la basilique de Saint-Sulpice...» suivait le détail des circonstances. La lettre était datée de Noël.

Mazurgue effaré tourna soudain la tête et se leva. Au-dessus de lui, le grand oiseau blanc empaillé, griffant le socle d'ébène, ouvrait ses ailes inutiles où survivait en vain l'impatience de s'envoler.

Louis Pascau, 3.329.

En vitrine!

Il est de Toulouse, «Boun Diou»! Je ne vous dirai pas son nom. Et son prénom?... non plus (de peur qu'il ne se reconnaisse). Appelons-le, si vous voulez: H. Si l'on pense à l'heure, cette appellation peut paraître un peu trop militaire pour son genre bien qu'il s'enorgueillisse du grade de brigadier.

Au physique, c'est un beau garçon mûr, très fier de la finesse de ses jambes qui lui firent adopter, aussi longtemps que la saison le permit, la plus brève culotte possible. Des cheveux d'ébène (avec incrustation d'argent) frisent autour de son visage olivâtre. Mon ami H. avance un nez du style Louis XI, mais sa bonne humeur habituelle eut le temps de creuser autour de ses yeux un réseau de rides sympathiques et ses pétillantes prunelles sont plus curieuses d'autres «fillettes» que des sinistres cages dudit monarque.

L'allure d'H., — digne de servir de modèle au Caran du même nom — emprunte à un dandinement tout à fait «sui generis» (pardon) une façon particulièrement joviale. Si elle emprunte, elle se prête, en revanche, à des danses à la manière de Pépito, quand un peu de bière et beaucoup de paroles ont réussi à enivrer notre «piaule» (orthographe ignorée de l'auteur). Dans ces occasions, mon ami H. se rappelle qu'il fut ténor à Toulouse et ses efforts produisent alors un enrouement rythmé du plus heureux effet. En outre: grand bouliste, menuisier, employé des tramways, etc.... c'est une vedette!

Mon ami H. a le cœur sur la main — position que cet organe symbolique doit disputer à un respectable poil, cultivé jalousement comme une plante rare, tout au long des quelque quarante années qui le séparent du jour de sa naissance. Mon ami H. sait user diplomatiquement d'une surdité relative. La distance de perception d'un appel — toutes choses égales d'ailleurs — varie avec la nature de cet appel, c'est-à-dire selon qu'il s'agit d'une invitation à la «graille» (repas), ou d'une sommation «au taf» (travail).

En conclusion, mon ami H. est un bon camarade et les bons camarades sont si précieux qu'il est sage de les mettre en boîte. Qu'en pensez-vous?

Rit — Sans — Pincer.



Les K bottés.

Au début de la captivité nous eûmes le spectacle émouvant de «Messieurs tout-à-fait-comme-il-faut» vêtus de haillons assez peu héroïques. En ces temps mémorables il était fort bien porté d'attaquer la sélection naturelle de Darwin — ou tel autre système qu'il vous plaira de choisir — tout en écrasant entre les ongles, un par un, adroitement et à l'envi de trop familiers et prolifiques poux.

On aurait pu craindre de cet état de chose qu'il n'engendrât ce que nous pourrions appeler une classe «de clochards philosophes», par trop rompus au mépris des apparences.

Rassurons-nous. Si les prisonniers n'ont pas encore changé leur carte de visite rehaussée d'un matricule traduit en plusieurs langues, ils sont revenus depuis longtemps au souci de la cravate, les draconiennes prohibitions ne s'étendant pas jusqu'à la séduction, pourvu que celle-ci reste muette et sans contact.

Aussi voit-on maintenant briller les bagues de cuivre et de duralumin. Nos dandys déploient du haut en bas de l'uniforme tout une gamme de variations qui lui font perdre quelque peu son nom. Les jambes sont l'objet de nouvelles études. Le pantalon ordinaire — qui connut une vogue due sans doute à l'illusion de «civilité» qu'il procurait — traverse actuellement une période de mue. L'un adopte le knicker complété de petites guêtres. Un autre préfère la culotte de ski ou quelque chose comme une compromission entre le sac à colis et le saroual arabe. Tel à qui une paire de bottes approximatives tomba du ciel ne dort plus qu'il n'ait d'abord obtenu du tailleur local une façon de culotte d'équitation plus ou moins éloignée de l'idéal complaisamment tourné et retourné en esprit à la faveur de la nuit. J'en connais un qui, au moyen de grandes bottes de caoutchouc retroussées par le haut, ne se donne rien moins qu'une allure de mousquetaire (à l'intérieur — mais ne le répétez pas — se dissimulent des chaussons tout à fait confortables et bourgeois). Au contraire certains veulent se convaincre de tenir de la nature un pied de cendrillon et souffrent au premier kilomètre, parce que, tout de même, la chair ne cède pas si facilement à la volonté et au cuir ligués contre elle.

Quant à moi, si je me souciais ici de toutes ces choses, ce serait pour découvrir les fameuses bottes de sept lieues.

Pangloss.

Le ramassage des pommes de terre.

Il y a quelques semaines, les derniers champs verts, tenaces et inexorables, étaient parsemés de curieuses formes kakis. A voir ces corps sans tête, le profane de loin pouvait se croire en présence de nouveaux monstres du Loch-Ness. S'il s'approchait un peu, il devinait enfin une forme humaine baissée, ramassant... des pommes de terre. «Pomme de terre!» alors que ce mot évoque le cornet de frites à vingt sous, faisons un peu son historique. Un Français la découvrit, les autres l'exploitèrent. Il en est toujours ainsi, nous ne savons pas profiter de nos inventions: mais par un juste retour des choses, ce sont maintenant les Français qui les ramassent.

Ramasser la pomme de terre c'est tout un problème. Ils partent le matin, l'air déjà frais les fouette au visage, et malgré tout à penser au travail de la journée,

c'est d'un pas lourd et traînant que les P. G. se dirigent vers le chantier... Ils sont nantis d'une gentille corbeille, qui, pour le moment se contente de véhiculer le casse-croûte aux dimensions lilliputiennes. Le champ apparaît enfin et déjà la rotative fait voler les pommes de terre jaunes ou roses qui narquoisement viennent se poser sur la terre à plusieurs mètres à la ronde. Alors commence le supplice: les reins se plient, les bras s'étendent vers la terre qui, contrairement à une certaine histoire entendue, ne vient pas à hauteur d'homme et enfin, alors que le nez touche presque le sol, vous réussissez à capturer une de ces précieuses tubercules que l'on dépose soigneusement au fond de sa prison d'osier. Et la gymnastique continue jusqu'à ce que le panier soit plein. Et alors pour se remettre d'aplomb, la corbeille lourdement déposée sur l'épaule, le P. G. va se délester de son fardeau dans un chariot stationné non loin de là.

Cela recommence durant toute une journée et le soir ils reviennent tout courbaturés, les bras lourds, les épaules endolories, mais prêts à se venger sur ces pommes de terre qui les ont tant fait souffrir depuis le matin. Cette forme nouvelle de culture physique se pratique pendant deux semaines, après quoi vous êtes fin prêts pour passer au deuxième exercice d'hiver qui s'intitule «ramassage de la betterave», nous le verrons plus tard. Mais, direz-vous, tant de travail pour une si petite chose, quel tourment!

Oh! pauvres profanes, mais aussi quelle récompense quand le dimanche vous savourez les succulentes «kläse»!

Marius du Mirador aux champs.



Silhouettes.

J'ai vu l'âpre berger qui sortait de sa hutte,
Sous le bleu constellé d'une certaine nuit.
Ne pouvant point dormir, il joua sur la flûte
Un amour qui montait de la plaine vers lui.

Dans son grand manteau, brun comme la terre,
Mon berger semble un prisonnier de guerre.

Pourquoi tant de rochers, de torrents et d'abîmes
Séparent-ils des coeurs qui veulent s'épouser?
Pourquoi la solitude et non les jeux intimes?
Pourquoi le désespoir et pour qui les baisers?

Dans son grand manteau brun comme la terre,
Mon berger semble un prisonnier de guerre.

Il jeta dans la nuit cette flûte rebelle,
Et, pour se réchauffer, en faisant de grands pas,
Il fourrait ses doigts gourds dans le creux des aisselles
Endurant sa tristesse et ne l'acceptant pas.

Dans son grand manteau brun comme la terre,
Mon berger semble un prisonnier de guerre.

Il naquit du silence un concert très étrange,
Contus puis triomphal, à travers les cieus.
Le valon s'alluma pour éclairer des anges;
Il poignit de la joie en l'homme soucieux.

Dans son grand manteau brun comme la terre,
Mon berger semble un prisonnier de guerre.

Le pasteur à tâtons voulut trouver dans l'ombre
La flûte confidente oubliée un instant;
Il ajouta son chant aux musiques sans nombre
Et pour l'Enfant nouveau rien n'égalait son chant.

Dans son grand manteau brun comme la terre,
Mon berger semble un prisonnier de guerre.

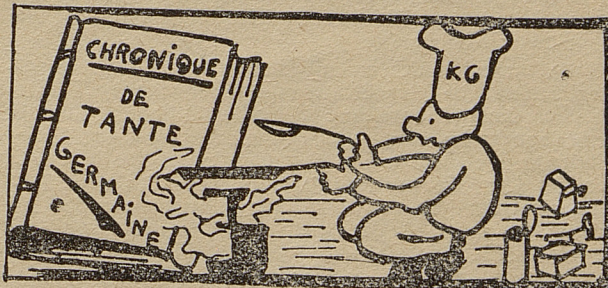
Louis Pascau, 3.329.

OEUVRE D'ASSISTANCE.

Versements des Kdos du 16/10/44 au 13/12/44.

Kdos.	Effectif	RM	Kdos.	Effectif	RM
F 22	14	—	F 157	8	120.00
F 25	32	—	F 158	15	—
F 27	10	7.00	F 160	23	—
F 28	30	—	F 165	23	40.00
F 29	25	—	F 169	15	46.00
F 31	13	—	F 170	21	80.00
F 54	18	—	F 171	20	118.00
F 55	13	24.00	F 176	25	—
F 56	41	80.00	F 177	19	—
F 57	15	—	F 181	14	20.00
F 58	16	34.00	F 184	20	—
F 67	7	—	F 191	20	291.00
F 68	12	42.50	F 192	18	65.00
F 69	41	—	F 195	16	—
F 70	17	—	F 196	26	—
F 73	14	72.00	F 198	29	64.00
F 74	22	—	F 200	16	—
F 80	19	—	F 204	14	—
F 82	18	—	F 221	35	—
F 84	19	31.00	F 225	16	17.00
F 111	13	—	F 233	15	32.80
F 113	11	—	F 234	16	—
F 116	11	—	F 246	18	41.69
F 121	9	11.00	F 251	2	—
F 122	14	97.00	F 254	14	—
F 125	36	50.00	F 255	9	39.74
F 126	21	120.00	F 257	14	—
F 128	10	70.38	F 258	12	—
F 129	29	185.00	F 259 ^I	112	170.00
F 130	8	—	F 259 ^{II}	134	—
F 131	12	18.00	F 260	20	—
F 132	36	79.20	F 261	12	—
F 134	13	33.50	F 262	14	10.00
F 135	32	115.00	F 263	16	26.50
F 138	19	120.00	F 264	68	333.00
F 141	13	39.00	F 266	15	52.00
F 143	36	—	F 267	28	14.30
F 144	31	—	F 268	15	13.00
F 145	17	—	F 270	31	—
F 146	30	340.00	F 271	11	521.71
F 155	20	115.00	F 272	27	—
F 156	28	72.20	F 1387	9	190.00

Versements annoncés: F 122 38.00 RM
F 176 150.00 „
F 246 150.00 „
F 262 16.00 „



Riz pour entremets:

Proportions:

300 g de riz, 150 g de sucre, une prise de sel, 1 litre de lait, 6 jaunes d'oeuf, 1 gousse de vanille, 1 zeste d'orange ou de citron, et 50 g de beurre.

Procédé:

faire infuser la vanille ou un autre parfum dans le lait bouillant; ajouter le sucre, le sel et le beurre. Laver le riz, le mettre dans une casserole, le mouiller d'un litre d'eau, faire bouillir une minute, l'égoutter et le mettre en cuisson avec le lait infusé. Lorsque l'ébullition se prononce couvrir la casserole et cuire doucement, de préférence dans le four, pendant 25 à 28 minutes; ne pas remuer le riz pendant la cuisson.

En sortant le riz du four, ajouter les jaunes d'oeuf, mélanger à la fourchette avec précaution pour ne pas briser le riz.

Flan de pommes:

Foncer un cercle à flan beurré avec de la pâte à tarte (vous avez déjà la recette de la pâte à tarte sur «Le Relais» n° 24). Garnir l'intérieur de marmelade de pommes bien sèche, recouvrir cette marmelade d'une couche d'un centimètre et demi de riz à entremet; égaliser la surface et mettre le flan au four, le temps nécessaire de cuire la pâte.

En sortant le flan du four le masquer d'une légère couche de gelée de groseilles fondue, puis saupoudrer de biscuits écrasés.

H. G. 51.005.

L'Ame des Camps.

L'Exposition, synthèse de la vie des prisonniers de guerre français, a été ouverte au public le 5 août à midi.

A son entrée le visiteur reçoit un opuscule expliquant le but de cette Exposition:

«Visiteur qui entres ici et qui vas, entre tant de poignants témoignages, tenter de comprendre et saisir l'Ame des Camps, n'attends pas de cette Exposition qu'elle t'offre l'image ni qu'elle t'apporte l'écho de toute la captivité. Il y faudrait, pour ne pas trahir, inscrire tant de nuances, dévoiler tant de peines, de rêves et d'espoirs traduire tant d'élan, avouer aussi tant d'amertumes, que les soins les plus scrupuleusement attentifs et la volonté la plus ardente ne sauraient, dès maintenant, suffire. Notre dessein est à la fois plus humble et plus probe. C'est le lent cheminement de l'effort des captifs qui va l'être montré, et si tout n'est pas inscrit, tout ce qui est inscrit est authentique.»

A peine est-on sorti du hall d'entrée qu'apparaît au seuil des stands le captif lui-même. C'est tout d'abord une immense carte. On y distingue l'emplacement de tous les Camps autour desquels s'éparpillent les dizaines de milliers de Kommandos de travail. Car le travail est la grande loi de la captivité.

On aperçoit sur la droite un baraquement parfaitement semblable à ceux des Camps. Une porte est ouverte, on la franchit et ce sont les stands de Camp qui apparaissent. Chaque Camp a pu, sur l'emplacement qui lui était réservé faire sa propre synthèse.

Sortant des travées le visiteur aborde l'Exposition artisanale. De celle-ci il passe dans une salle réservée au développement de ce thème: «Le prisonnier et son métier». Puis, c'est l'évocation fidèle et saisissante d'une chambre de Kommando.

Un escalier descendant conduit à la Synthèse spirituelle, l'un des plus émouvants témoignages de l'Exposition. C'est d'abord une Chapelle catholique dont la décoration et les cinq autels consacrés évoquent la vie religieuse des Camps, des Kommandos et des hôpitaux; puis, un Oratoire protestant; enfin, près des deux édifices, un Cimetière de Camp. Car, plus encore que les vivants, les morts de la captivité ont le droit de n'être pas oubliés.

On aborde la Synthèse générale. Un large couloir circulaire. A gauche, des panneaux longs chacun de treize mètres. A droite, des pierres levées hautes de 6 mètres. Sur celles-ci; des phrases, extraits de lettres ou de rapports venus des Camps. Formules brèves, saisissantes, lourdes de substance, qui dans la dignité, disent la Foi, la Confiance, l'Amour de la Famille et celui de la Patrie.

Le premier des panneaux traduit la vie sociale des captifs: le rôle de l'homme de confiance, le fonctionnement des mutuelles d'assistance, l'immense effort de solidarité des hommes entre eux et envers les familles.

Le second panneau est réservé à la vie intellectuelle: ... les Universités qui s'organisent, les bibliothèques qui se créent.

Les activités artistiques apparaissent sur le troisième panneau. C'est à la Famille qu'est réservé de dernier. Car, parallèlement à la souffrance des absents, il y a la souffrance de ceux qui les attendent.

La Synthèse générale ne serait pas parcourue si le visiteur ne pénétrait jusqu'au centre même de l'Exposition. Les dix pierres levées, blanches, dépouillées, dressées comme des menhirs, rangées en cercle et dont on n'a jusqu'à présent vu que le revers, sont gravées. Les captifs sont là. Leurs visages graves et leurs silhouettes immenses imposent leur présence. Il n'y a nulle part de fausse littérature dans cette évocation, mais une puissance et un accent de vérité infiniment poignants. Ce rassemblement muet est probablement le plus complet et le plus profond des témoignages de l'Ame des Camps.

Si «L'Ame des Camps» n'a pu être exprimée toute entière, le témoignage qui en a été porté a néanmoins atteint son but:

Aider les absents à vaincre leur absence.

L'année prochaine?

Nous voici arrivés à la demi-douzaine!
L'an dernier nous disions: pour le Noël prochain
Nous mangerons de l'oie et nous boirons du vin,
Redisons cette année: c'est pour l'année prochaine.

Contentons-nous en attendant,
Du sapin garni de chandelles,
Etoilé de papier d'argent, ...
Et si nous manquons de vaisselle,

(Pourvu que nous ayons quelque chose dedans),
Nous nous contenterons encor de nos gamelles.

Consolons-nous! en nous disant
Que le liquide qu'on déplore
Se bonifie en vieillissant,
Et que notre stock bicolor.

Lorsque nous rentrerons (plus vieux d'au moins cinq ans),
Sera un vrai nectar ... s'il nous en reste encore.

Contentons-nous comme voisin
De table, à défaut de brunette,
De n'hériter que d'un grand brun
Qui a des trous à ses chaussettes.

Et qui s'essuie parfois la bouche ou bien les mains
D'un revers de son bras dénudé de manchette.

Consolons-nous de nos regrets
Malgré le manque de la cave,
C'est si facile d'être gai
Même en tenant des propos graves,
Car, après tout, n'est-il pas vrai
Que rien n'égaie comme le ... Graves?

Contentons-nous, l'heure venue
Des chansonnettes, des histoires,
De n'en pas sortir de trop crues.

Il en est une très notoire
Dont le titre, à la rime en u,
M'éviterait bien des déboires ...
Consolons-nous si l'an nouveau
N'apporte pas de certitude;
Nous pouvons inscrire au tableau
Nos rêves de béatitude;
Qu'importe s'ils tombent à l'eau:
Ils se noieront! C'est l'habitude.
En attendant contentons-nous
De dire qu'on a de la veine,
D'avoir douze mois devant nous

Avant notre prochain: c'est pour l'année prochaine.

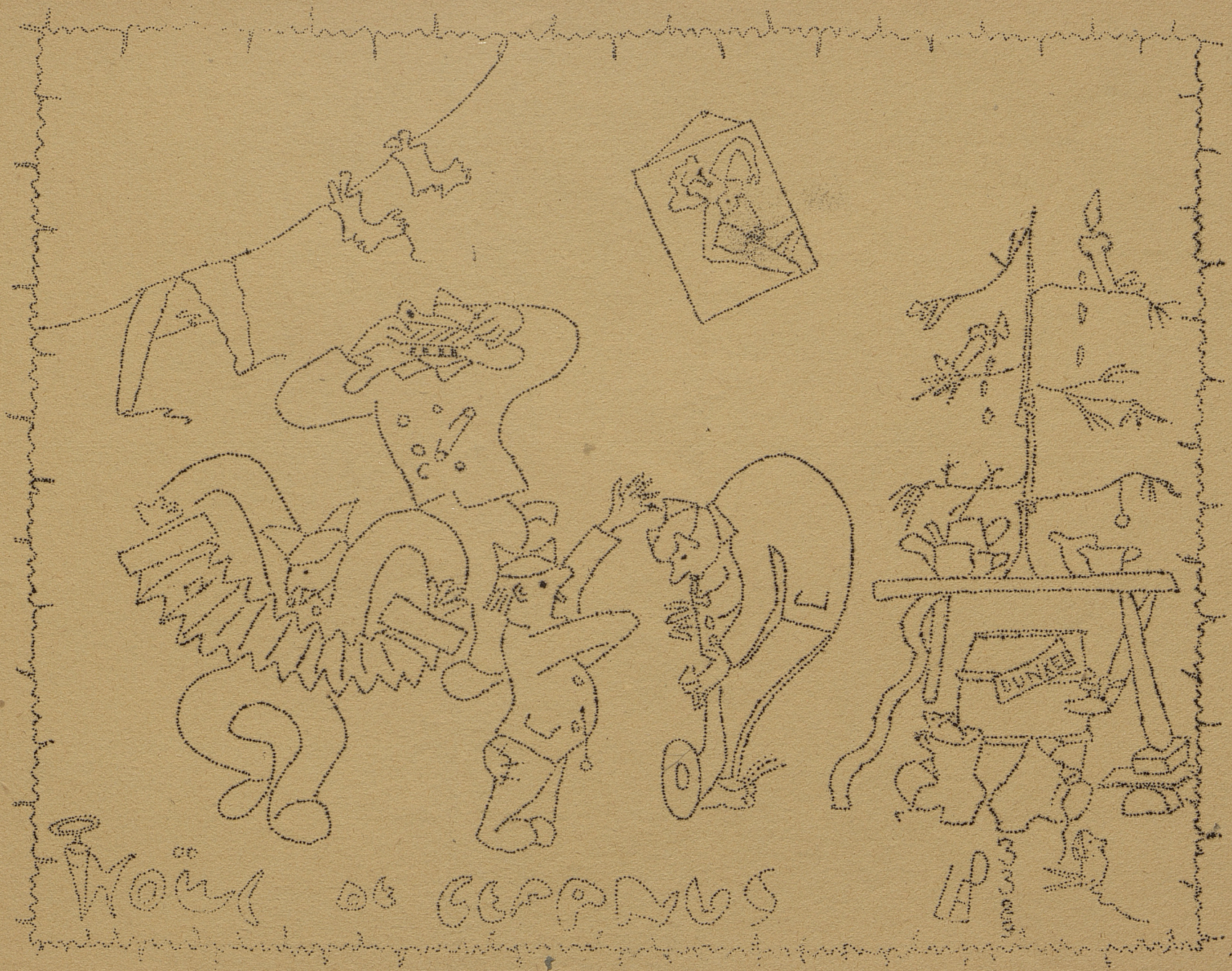
Roger Krafft 44.556.



Ah! la bonne blague...
et pourtant...!

Rch

1087 Bis



Sieg 1881
1901